



Soyer

Père et fils
Miniaturiste
scientifique
au coeur de l'Empire



DOSSIER
DE PRESSE

Dossier de presse

SOYER PÈRE ET FILS, MINIATURISTE ET SCIENTIFIQUE AU CŒUR DE L'EMPIRE

Une exposition proposée par la ville de Lunéville, dans son espace muséal de l'hôtel Abbatial.

Commémorations impériales 2021. Avec le soutien de la Fondation Napoléon



SOYER PÈRE ET FILS, MINIATURISTE ET SCIENTIFIQUE AU CŒUR DE L'EMPIRE

Sommaire

Jean-Baptiste Soyer : un miniaturiste.....	4
La Lorraine, pépinière d'artistes.....	5
L'œuvre de Jean-Baptiste Soyer est extraordinaire	5
Hubert-Félix Soyer Willemet : un scientifique	6
La vie à Lunéville sous l'Empire	9
Le Traité de Lunéville.....	9
Le sieur d'Alancourt.....	10
L'art des fêtes à Lunéville	11
La mode à Lunéville	13
L'Expédition d'Egypte : une aventure militaire et scientifique	14
Une édition remarquable : La description de l'Egypte.....	15
Les Arts décoratifs sous l'Empire.....	17
Le salon des Lariboisière	18
La chaise et le tabouret de pied de Napoléon	19
Les Arts du feu sous l'Empire	20
Et d'autres voyages esthétiques au cœur de l'exposition, Rosalie Drouot, peintre miniaturiste, les miniatures de cheveux et mille détails élégants au cœur de l'Empire	22
Les miniatures en cheveux... Souvenirs d'émotion.....	23
La marqueterie de paille au service de l'Empereur.....	23
Informations générales et contacts :.....	24



Jean-Baptiste Soyer : un miniaturiste



Jean-Baptiste Soyer est né sous le règne de Louis XV. Peintre en miniature formé auprès des plus grands peintres lorrains, il exercera ses talents en Lorraine, contrairement à ses confrères. Il se marie sous la Révolution et ses cinq enfants naîtront à Nancy entre 1791 et 1799. Etudier son parcours et celui de son fils Hubert, scientifique reconnu, amène à suivre l'évolution des arts et des sciences de l'Ancien régime à l'aube du second Empire. La riche période du 1^{er} Empire est celle où Jean-Baptiste est au meilleur de sa carrière et où son fils Hubert entreprend ses études et se prépare à un brillant avenir. Les objets présentés, issus de collections particulières et de la famille de l'artiste, permettent d'évoquer, outre l'évolution des Arts décoratifs, des événements en lien avec la grande histoire.



La Lorraine, pépinière d'artistes

A partir du dernier quart du XVIII^e siècle, Paris, capitale des Arts, découvre, émerveillée, les œuvres en miniature de toute une génération de jeunes peintres : François Dumont, Jean-Baptiste Jacques Augustin, Jean-Baptiste Isabey, Daniel Saint, Paul Gomeni, Nicolas Jacques, Marie-Marguerite Jaser, Jean-Baptiste Singry, André-Léon Larue dit Mansion, Frédéric Millet, Rosalie Drouot... Parmi tous ceux-ci, nés entre 1751 et 1791 et dont des œuvres vous sont présentées dans l'exposition, seuls F. Millet, D. Saint, P.E Dagoty, et L. Sené ne sont pas Lorrains.

Avec d'autres, ils firent souffler un vent nouveau sur cet art ancien. Sous leurs pinceaux, la miniature n'est plus la simple réduction d'une œuvre en grand. Elle devient, à part entière, art du portrait, composition originale et unique, où se mêlent grâces et émotions. Le visage de l'être aimé se retrouve, comme par magie, souriant pour l'éternité, sous le fin cristal protecteur d'un couvercle de tabatière ou d'un bijou. L'âge d'or des miniaturistes est né, on s'arrache leurs œuvres, chacun les supplie de lui accorder leur talent.



L'œuvre de Jean-Baptiste Soyer est extraordinaire

Sa production a été importante, mais peut-être était-il tout simplement modeste, il n'a pratiquement jamais signé ses œuvres. Nombre de ses miniatures se trouvent, de nos jours, au premier plan des collections les plus prestigieuses. Il n'est pas un ouvrage de référence sur l'art de la miniature qui ne présente pas une œuvre de Jean-Baptiste Soyer, parfois, attribuée à un autre peintre... Cette exposition et la monographie qui lui est consacrée entendent réparer cette injustice et faire reconnaître le talent de cet artiste.



L'examen attentif de ses œuvres, notamment celles restées dans sa famille, où l'attribution est certaine, mettent en évidence quelques signes distinctifs. Le premier signe distinctif de cet artiste réside dans l'expression très caractéristique, toujours souriante qu'il donne à ses

modèles. La forme accentuée des bouches, des lèvres très ourlées aux commissures relevées, est tout à fait typique. La seconde réside dans le rendu du brillant des matières. Certes, chaque artiste a sa propre technique bien particulière pour rendre l'éclat d'une étoffe, mais Jean-Baptiste Soyer possède la sienne, qu'il maîtrise à merveille et qu'il utilisera dans tous ses portraits de manière éclatante et quasi systématique : chaque pli est souligné d'un trait plus clair, accompagnant avec précision le moindre mouvement de l'étoffe. Jean-Baptiste Soyer excelle dans les compositions complexes regroupant plusieurs personnages, souvent d'une même famille, en une scène touchante. Les enfants escaladent les genoux de leur mère, les bras enlacent les tailles, les têtes se penchent tendrement, partout des mains se rencontrent... dans le respect des proportions et de la perspective : le dessin de Jean-Baptiste Soyer est parfaitement maîtrisé.

Hubert-Félix Soyer Willemet : un scientifique



A la lecture de tous les documents retraçant la carrière de son arrière grand-oncle, Henri de Conigliano, fondateur du Musée de Lunéville, écrira en 1928 : « *Soyer-Willemet était un esprit universel : botaniste, géologue, musicien, littérateur, il fut aussi un historien très érudit et un agronome de premier ordre* ».



Hubert-Félix Soyer est né le 3 juin 1791. Il passe de nombreuses heures en compagnie de son grand-père, Pierre-Rémy Willemet, apothicaire à Nancy, passionné de botanique et c'est avec

lui qu'il apprend à herboriser. Au cours de ses promenades, il cherche des plantes, mais aussi des fossiles. Comme son père, il a le goût du dessin et réalise à 17 ans un catalogue de conchyliologie suivant la méthode du naturaliste et collectionneur Antoine-Joseph Dézallier d'Argenville (1680-1765), précurseur de la nomenclature binominale qui sera ensuite systématisée par le naturaliste suédois Karl von Linné (1707-1778). Hubert-Félix illustre ce cahier de dessins d'après les propres spécimens qu'il a récoltés dans les environs de Nancy. Hubert-Félix part étudier au Collège de pharmacie de Paris et passera son diplôme à Nancy où il présente sa thèse *Syntheses pharmaceuticae* en 1811, tout juste âgé de 20 ans. Il exercera sa profession dans l'officine de son grand père jusqu'en 1824.



A partir de 1821, il est membre de la Société linnéenne de Paris. Il fait quelques découvertes, et nomme quatre plantes, *Laserpitium nestleri*, *Logfia neglecta*, *Fumaria schleicheri* et *Sorbus mougeotii*. Il publie la toute première *Flore de Lorraine* en 1808. Hubert fréquente les scientifiques Henri Braconnot, Auguste Monnier, Dominique-Alexandre Godron et enrichit son herbier par des échanges. Il sera responsable de la gestion du Cabinet d'histoire naturelle de la Ville de Nancy de 1823 à 1840, il y enrichit les collections commencées en 1796 et poursuivies par son grand-père. Dominique-Alexandre Godron lui succèdera. Professeur d'Histoire naturelle au Lycée de Nancy de 1831 à 1836, il enseigne la zoologie, la botanique, la conchyliologie, la paléontologie et la minéralogie. Il est soucieux de donner une utilité à ses recherches scientifiques et devient membre de la Société centrale d'agriculture de Nancy le 6 juillet 1822, présidée par Mathieu de Dombasle. Comme ce dernier, il a cherché également à améliorer la productivité des agriculteurs en réalisant plusieurs études sur le trèfle afin d'augmenter les rendements de cette culture fourragère. Il rédige presque intégralement la revue le *Bon cultivateur*, de 1822 jusqu'à son décès. Il reçoit la Légion d'honneur en tant qu'agronome en 1847. Membre de la Commission départementale pour la recherche d'antiquité à partir de 1828, il a œuvré, avec d'autres érudits nancéiens, au développement de ce qui deviendra le Musée lorrain en 1852.

Son intérêt pour les sciences ne l'empêche pas de se consacrer à la musique. Membre de la Société philharmonique de Nancy, il est talentueux joueur de flageolet (instrument à vent en bois semblable à une flûte droite qui se compose, au XIX^e siècle, de deux tubes à trous se terminant par des clés d'obturation). Il étudie la musique et publie en 1827 les *Observations sur la gamme mineure et gamme majeure* en un opuscule de quinze pages dans lequel il remet en question le système de conception des partitions. Mais à partir de 1824, tous ces travaux sont faits en sus de sa principale activité, la fonction de bibliothécaire en chef de la bibliothèque de Nancy, où il œuvrera jusqu'à son décès, 18 janvier 1867, avec la préoccupation constante de permettre l'accès le plus large possible aux savoirs conservés dans la Bibliothèque publique. Ses principales collections ont été léguées à la ville de Nancy : son herbier est conservé au Jardin botanique, ses collections de coquilles sont actuellement conservées dans les réserves du Muséum-Aquarium de Nancy et de nombreux objets et documents sont encore dans les collections des descendants.



La vie à Lunéville sous l'Empire



Le Traité de Lunéville



Le sieur d'Alancourt



Le sieur d'Alancourt, originaire de Fontenay-le-Comte, en Poitou, est un ancien sous-lieutenant de cavalerie dans la compagnie des Bourguignons, un des corps des gendarmes rouges. Si ces unités étaient réputées ne concerner que la noblesse, le sieur d'Alancourt s'en défend. En effet, il demande que soit portée une correction sur son acte de mariage célébré à Saint-Nicolas-de-Port le 20 novembre 1787 avec demoiselle Jeanne-Françoise Hugard. Ainsi, la transcription sur les registres de Lunéville le 2 Pluviôse An VI (21 Janvier 1798) porte en marge la citation suivante : « *A l'administration municipale de la commune de Lunéville intra-muros. Citoyens, Instruit que sur mon acte de mariage passé le 20 novembre 1787 il se trouve le mot messire, je déclare que c'est à mon insu qu'il y a été inséré, qu'il ne m'appartient pas, et qu'il n'existe ni sur mon contrat, ni sur mon extrait de baptême. En conséquence, je demande d'être autorisé à le faire rayer sur ledit acte et qu'il soit fait mention en marge de la demande que je fais de sa radiation. Signé Pouponot d'Alancourt* ». Il ne fait pas bon appartenir à la noblesse à cette époque... La notoriété de ce maire ne faiblira pas. Il sera nommé et reçu chevalier de Saint-Louis par S.A.R. Monsieur (Louis XVIII) le 1^{er} novembre 1814. Il administrera à nouveau la ville de 1821 à 1823. Il décède le 27 septembre 1824.

L'art des fêtes à Lunéville



Les fêtes parisiennes sont connues par les gravures, on oublie qu'elles avaient leurs développements en Province. Les dernières années de la Révolution sont marquées par la commémoration de la fête de la Fédération du 14 juillet 1790.

Le 2 décembre 1804, Napoléon est sacré Empereur des Français. Le 15 août suivant est fêté en grande pompe l'anniversaire de la naissance de l'Empereur, tant à Paris qu'à Lunéville. Le sous-préfet veille à la bonne organisation et demande le compte rendu des festivités organisées avec feu d'artifice.

En janvier 1807, les édiles se préparent à recevoir l'Impératrice Joséphine à son retour de Mayence (elle avait un temps suivi Napoléon dans ses campagnes). Un arc de triomphe illuminé de lampions est érigé devant les fontaines du château pour la somme de 534 F (le manoeuvre qui a travaillé sur le chantier était payé 1,50 F par jour).



Le 17 mars 1810, c'est l'Impératrice Marie-Louise qui est attendue. Elle vient d'épouser par procuration Napoléon à Vienne et se rend à Compiègne pour faire sa connaissance. Dès le 3 mars, le sous-préfet prévient le maire de Lunéville : « *L'arrivée de cette Auguste Princesse est un gage sacré de paix et c'est sur elle que repose déjà en ce moment la plus chère espérance de la Nation. Je suis donc bien assuré que vous vous empresserez ainsi que vos concitoyens à environner sa Majesté sur son passage de tous les témoignages possibles d'amour et de respect [...]. Je me persuade surtout que sa Majesté recueillera l'hommage de tous les cœurs et la preuve touchante du dévouement du peuple français pour un monarque chéri à qui il doit sa gloire et qui ne s'occupe que de son bonheur.* » Il demande à ce que le maire en costume accompagné de son conseil et d'un détachement de la garde nationale attende sa Majesté sur la limite du

ban communal et que les habitants soient présents pour faire une haie d'honneur. Le maire doit s'arranger avec les mairies des communes voisines pour que la haie d'honneur se poursuive et veiller à ce que les détachements appelés à maintenir l'ordre soient *bien vêtus et de bonne tenue, formant une haie d'honneur avec alignement comme troupe, de manière à présenter à l'Impératrice le coup d'œil d'une population aisée et satisfaite*. Si la nuit est tombée avant l'arrivée de sa Majesté, il doit inviter les citoyens à illuminer leurs maisons. Mr le curé se doit de se tenir devant la porte de l'église en habits sacerdotaux avec son clergé et le diacre à l'instant du passage, si l'église est sur sa route. Le sous-préfet demande en outre de veiller à faire réparer sans délai les mauvaises parties des routes de la commune.

Le document envoyé au préfet indiquant le projet d'organisation de la dernière fête donnée en l'honneur de l'Empereur le 15 août 1813 est conservé : « *Le 14 à sept heures du soir, les canons de la ville et les cloches annonceront au public que le jour du lendemain sera entièrement consacré aux témoignages de l'allégresse générale.* » De nouvelles salves d'artillerie et le son des cloches sont prévus le dimanche 15 août à six heures du matin ; dans la matinée, les autorités civiles et militaires se sont réunies en grand costume et se sont rendues à l'église paroissiale en procession, accompagnées des élèves du Pensionnat et du Collège, du clergé, du corps de musique et des amateurs, escortées par la gendarmerie et un escadron de carabiniers. Tous ont assisté aux discours et à un Te Deum chanté « *en action de grâces de tous les événements heureux que cette journée rappelle au souvenir et à la reconnaissance du peuple français.* » A trois heures de l'après-midi, des jeux et des danses ont été organisés dans les bosquets du côté de la rue d'Allemagne (rue de Lorraine actuelle), les élèves du pensionnat et du Collège ont fait un jeu de barres dans la grande allée du canal. A sept heures du soir, les cloches ont donné le signal d'une illumination générale dans la ville « *pour servir de complément aux démonstrations de joie publique* ».

Un détail des frais est dressé : sonneurs, poudre à canon, musiciens et frais divers pour 98 F; illuminations des édifices publics pour 156 F.



La mode à Lunéville



Jean-Baptiste Soyer a été témoin des modes de son temps. Spectateur des grands bouleversements politiques et sociaux, il dresse un portrait, tout en douceur, d'une société en pleine mutation vestimentaire. Son œuvre présente, dans les premières années, des femmes en robes à l'anglaise ou portant des caracos parés de châles à la Marie-Antoinette. Puis leurs tenues féminines glissent vers la robe ronde à taille haute jusqu'à la sobre et délicate robe Empire en mousseline blanche. Les hommes portent l'habit à la française, la redingote à l'anglaise, la veste d'habit à col montant, le costume militaire ou religieux. Leurs costumes les fixent dans leurs charges, tandis que les femmes s'épanouissent dans leur rôle familial, toujours traité avec tendresse. Mousselines légères, coiffes, dentelles et rubans apportent souvent une touche de frivolité aux portraits. L'ensemble de ces portraits, tantôt officiels, tantôt intimistes, donne l'impression générale d'une mode adaptée au mouvement, à la vie de tous les jours. Peut-être en raison de l'établissement de Soyer en province, il n'y transparait que rarement une rigidité d'étiquette ou de rang social en dehors, par exemple des officiers qu'il représente dans la seconde partie de sa carrière. L'habit de simplicité domine, propice aux promenades, à la vie de famille, dont plusieurs portraits touchants nous sont parvenus.

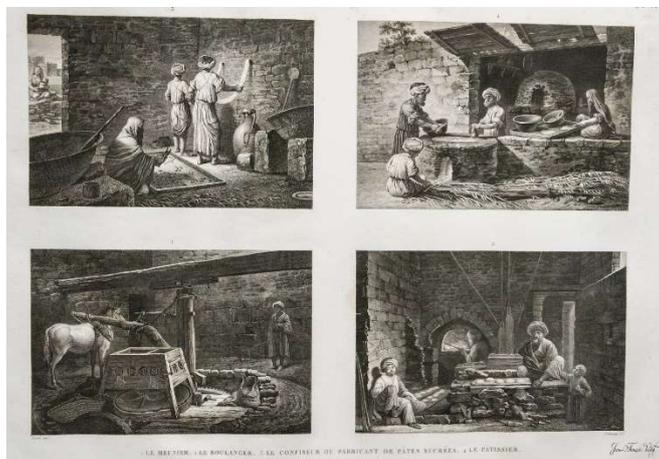


L'Expédition d'Égypte : une aventure militaire et scientifique

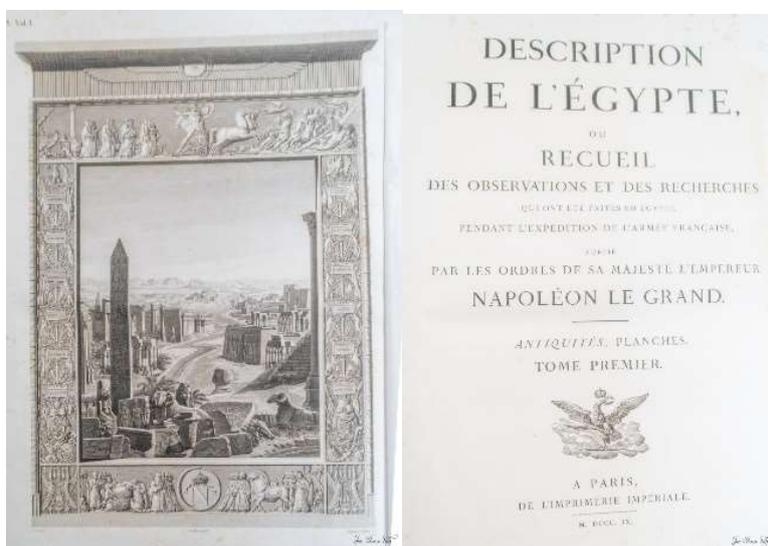


Paire de gravures aquarellées de Mamelouks d'après Carle Vernet

Carle Vernet (Bordeaux, 1758 - Paris, 1836), peintre et lithographe, a peint des scènes militaires et se distingue dans la représentation des chevaux. Lors de la bataille des Pyramides, Napoléon défait le régiment de cavaliers mamelouks qui contrôlaient l'Égypte. Impressionné par leur valeur guerrière, le général Kléber institue trois compagnies de cent cavaliers, « les Mamelouks de la République », qui suivront l'armée française. Une compagnie sera rattachée aux Chasseurs à cheval de la Garde impériale. Ils combattront ensuite à Austerlitz, Wagram, Eylau et dans la campagne de Russie. Après 1815, des survivants termineront leur vie pauvrement à Marseille.



Une édition remarquable : La description de l'Égypte



Frontispice de l'ouvrage

« Il présente une vue en perspective de l'Égypte caractérisée par les principaux monuments dont ce pays est orné depuis la mer jusqu'aux cataractes du Nil.

Encadrement : La corniche est ornée du globe ailé sur lequel est placée une étoile symbolique. Au milieu de la frise, le Héros conquérant de l'Égypte est représenté sur son char, en avant, l'aigle, emblème de l'armée, foudroie les Mamelouks fuyant vers les pyramides. Le Nil personnifié contemple ces exploits. Les Sciences et les Arts marchent à la suite du Héros qui les ramènent sur cette terre d'où ils ont été si longtemps exilés. Les deux parties verticales du cadre offrent des trophées d'armes et des enseignes composées de couronnes et de médaillons où sont inscrits les noms des principaux champs de bataille d'Égypte et de Syrie.

Au milieu du soubassement est le chiffre de l'Empereur, entouré du serpent, symbole d'immortalité. Des deux côtés, les vaincus, formant différents groupes, déposent leurs armes. Aux extrémités sont deux scarabées égyptiens renfermant une abeille et une étoile, symbole caractéristique de l'Empereur.

Tableau : Sur le premier plan, et au bord de la mer, sont, la colonne de Pompée, l'aiguille de Cléopâtre, et les fragments les plus précieux recueillis dans le Haute Egypte, tels que le planisphère de Denderah, la pierre de Rosette, un papyrus, un chapiteau à feuilles de dattier, l'un des sphinx de Thèbes et des peintures des tombeaux des rois. Au-delà est le Nil, dont le cours est figuré depuis le Delta jusqu'au-dessous des cataractes, où se trouve l'île de Philae, remarquable par ses monuments et par les montagnes de granit qui l'entourent. Au-dessous des cataractes, on aperçoit l'île d'Eléphantine. Sur la rive gauche du fleuve, et en suivant son cours, sont placés Edfou, Erment, Esné, Medynet-Abou, les colosses de la plaine de Thèbes, le tombeau d'Osymandias, Denderah, Achmouneyn et les Pyramides. Sur la rive droite, on voit Ombos, les grottes d'Elethya, Louqsor, Karnac et les autres vestiges de Thèbes, Antaneopolis, Antinoé et Héliopolis. »

Si la campagne militaire a été un fiasco, le travail des scientifiques en Egypte a été remarquable.



Les Arts décoratifs sous l'Empire

Le néoclassicisme débute à partir de 1760, largement inspiré par les antiquités grecques et romaines. Sous l'Empire, les décorateurs s'empareront de l'Égypte. De 1804 à 1815, l'art est au service du prestige impérial. Les meubles de style Empire, souvent plaqués en acajou, ont des formes rectilignes et sont ornés de bronzes finement ciselés et dorés où la symétrie est de règle. Les décors dans toutes les pièces du musée reprennent l'esprit cher à l'Empire, et l'on peut découvrir à travers les pièces : le psyché, le canapé méridienne ou « Pommier », le secrétaire, bonheur du jour, les fauteuils, les pendules de bronze doré,...



Le canapé apparaît sous le règne de Louis XV. Cette chaise longue porte différentes dénominations selon ses déclinaisons : sofa, ottomane, veilleuse, siège duchesse. Ce modèle « coin de feu » apparaît sous l'Empire, un des modèles favoris de l'Empereur : le canapé à la Pommier, lui permettant de s'allonger dessus en gardant ses bottes aux pieds, qu'il pouvait réchauffer devant le feu en passant les jambes par-dessus l'accoudoir.



Le salon des Lariboisière



Il est composé de quatre chaises en bois sculpté et doré au dossier rectangulaire orné de rosaces et de palmettes, reposant sur des pieds gaines terminés en glaives et d'un canapé aux accoudoirs en balustre reposant sur six pieds.

Les chaises portent la marque au pochoir D. TERTENOIT « fait par Berthier le 24 janvier 1815 et une étiquette ancienne « Mr de Lariboisière, salon. »

Désiré Stanislas Durocher TERTENOIT était un menuisier actif dans le premier quart du XIX^e siècle ; fournisseur du garde meuble impérial. Il se spécialisa dans la fourniture de sièges en acajou. (Cf le mobilier français du XIX^e siècle, Denise Ledoux-Lebard, Ed. de l'Amateur, 1984, p. 599)

Jean Ambroise Baston, comte de Lariboisière, est un général français de la Révolution et de l'Empire. Né le 18 août 1759 à Fougères (Île et Vilaine) d'un père lieutenant général civil et criminel de la sénéchaussée de Fougères, il s'engage très tôt dans la carrière militaire. Il fait la connaissance de Napoléon dès 1781 en entrant comme lieutenant dans le régiment d'artillerie de La Fère où sert Napoléon Bonaparte. Ils resteront toujours amis et deviendra général de division en 1807. Il participe à toutes les campagnes et meurt le 21 décembre 1812 à Königsberg en Prusse-Orientale.



La chaise et le tabouret de pied de Napoléon



Georges Jacob (1739-1814), originaire d'une famille de vignerons de l'Yonne, donnera naissance à une lignée d'ébénistes réputés. Il est le fournisseur des Tuileries. Après la Révolution, il opte pour le style gréco-romain, imaginant de nouvelles formes et employant essentiellement l'acajou, en véritable précurseur du style Empire. Il fournit le peintre David et, en collaboration avec Percier et Fontaine, meuble la salle de la Convention. Sa production porte.

L'exposition présente le tabouret de pied provenant de la petite chambre à coucher de Napoléon Ier au Palais des Tuileries en bois mouluré laqué blanc et doré (laque et dorure d'origine) estampillé : JACOB D. ; R. MESLEE, société fondée en 1803.



Une chaise à dossier renversé en provenance du Palais de Fontainebleau en bois laqué gris à dossier renversé, pieds avant de forme balustres inversés, pieds arrière en sabre marquée au fer : FON + fleurs de Lys sous couronne royale dans un ovale. Cette chaise fait partie du mobilier mis en place à Fontainebleau à partir de l'été 1804 : l'Empereur Napoléon a en effet décidé de remeubler le château très rapidement afin d'y recevoir le pape Pie VII qui vient en France en novembre à l'occasion du sacre.

Les Arts du feu sous l'Empire

La céramique : les créations originales de la faïencerie de Sarreguemines



Buste de Napoléon en Premier Consul, après le coup d'état du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799)

H. 25 cm, l. 19 cm. Marque Sarreguemines et Utzschneider.



La manufacture de Sarreguemines, fondée en 1791, prend son essor avec l'arrivée de Paul Utzschneider en 1800. S'adjoignant les conseils de céramistes confirmés, il améliore la qualité des productions de la fabrique. Fervent admirateur des productions de Josias Wedgwood en Angleterre, il vise l'excellence et crée une pâte correspondant aux nouveaux goûts de la clientèle : une terre de pipe très blanche recouverte d'une glaçure transparente, imitant la porcelaine. Dès 1801, il participe à l'Exposition des produits de l'Industrie et obtient une médaille d'or pour la qualité de ses produits.

Voulant concurrencer les faïenceries anglaises, il copie leurs terres colorées et crée un cailloutage de couleur rouge qu'il appelle terre carmélite en 1808. Sont alors essentiellement fabriqués avec cette pâte des tasses, cafetières, théières et vases recouverts d'une glaçure brillante. Il met également au point un grès fin rouge et un grès brun, appelé terre d'Égypte. C'est l'invention d'un grès poli imitant les pierres dures (le porphyre), dont le brevet est déposé en 1804, qui fera la renommée de Sarreguemines. En 1812, il obtient une importante commande de l'État pour orner les palais impériaux. Il a fait valoir au ministre de l'Intérieur, originaire de Sarreguemines, l'excellent rapport qualité prix de ses vases en grès poli, beaucoup moins onéreux que ceux réalisés en pierre dure pour un rendu équivalent. En 1819, il obtiendra la Légion d'honneur en reconnaissance de son mérite industriel : « les terres cuites imitant les porphyres, basaltes, jaspes et bois pétrifiés ne se fabriquent qu'à Sarreguemines ».



La manufacture, tout au long de la gérance de Paul Utzschneider, sera en constante recherche de nouveautés dans les formes et les décors, très imprégnés par le goût néo-classique. Son gendre, Alexandre de Geiger, qui lui succédera à partir de 1836 renforcera l'entreprise et en fera une véritable industrie, ajoutant la fabrication de porcelaine vers 1855. Son petit-fils, Paul de Geiger, à la tête de la fabrique à partir de 1870, gèrera les difficultés dues à l'annexion et poursuivra l'évolution. A son décès en 1913, l'entreprise se compose de la manufacture de Sarreguemines qui emploie 3000 ouvriers, Digoin 1500 ouvriers et Vitry-le-François 600 ouvriers. La faïencerie de Sarreguemines a définitivement fermé en 2007.



*Et d'autres voyages esthétiques au cœur de l'exposition,
Rosalie Drouot, peintre miniaturiste, les miniatures
de cheveux et mille détails élégants au cœur de l'Empire*

Qui est Rosalie Drouot ?

Rosalie Drouot est née en 1791 dans la paroisse d'Aulnois, dans les Vosges. Elle est la fille d'Anne-Marie Grandjean et de Nicolas Drouot, qui exerçait la profession de marchand roulier, nom des transporteurs de marchandises du XVIIIe siècle. Rosalie était l'aînée de six enfants. Après la Révolution, la famille part s'installer à Nancy. Les affaires du père de Rosalie décollent et lui permettent d'acquérir des biens nationaux. Il devient rentier et la famille s'installe dans une superbe demeure, au 13 rue du Manège à Nancy. C'est à cette époque que Rosalie Drouot découvre la peinture. Elle devient peintre en miniature et aquarelliste. Rosalie Drouot travaille sur plusieurs types de supports, l'ivoire marouflé sur vélin et le papier vélin marouflé sur la porcelaine ou le carton. Mais c'est l'art du portrait qui devient son domaine de prédilection. Elle s'inspire de l'histoire antique et religieuse, très en vogue dans le monde de l'art de cette époque.

Elle exalte également la noblesse des Premier et Second Empires, le romantisme de l'époque ainsi que sa famille intime. Sa technique témoigne de sa virtuosité. Elle varie les formes et la disposition des points. Rosalie Drouot utilise les aquarelles et les gouaches, jouant avec les ombres des traits bleutés qu'elle maîtrise parfaitement.

Au début de sa carrière, vers 1813, elle réalise plusieurs copies de portraits, dont Napoléon 1^{er}, le général Jean-Victor Moreau (général d'Empire), le Roi de Rome bébé, le prince Joachim Murat, roi de Naples, d'après Jean-Baptiste Isabey et quelques portraits de famille et portraits de la noblesse nancéienne du XIXe siècle. En 1820, Rosalie Drouot rejoint Paris, comme ses aînés. Elle devient élève dans l'atelier du peintre en miniature Frédéric Millet (1786-1859) jusqu'en 1826. Elle meurt à 34 ans, victime de la toxicité des pigments qu'elle emploie pour représenter ses contemporains.



Les miniatures en cheveux . . . Souvenirs d'émotion.



La marqueterie de paille au service de l'Empereur



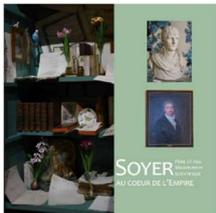
Informations générales et contacts :



Exposition ouverte tous les jours, sauf le mardi, de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h.

A partir de l'autorisation qui sera donnée par le ministère de la Culture et avec toutes les règles de sécurité sanitaires appliquées.

Catalogue d'exposition en vente 15 euros. (Photo non contractuelle)



Pour suivre l'exposition :

<https://luneville.fr/culture-patrimoine/espace-museal-hotel-abbatial/>

Commissaire général de l'exposition Jean-Louis Janin Daviet
Co-commissaire Catherine Calame.

Avec l'aide de David Chanteranne, Sarah Cabadet, Thierry Jaegy et Laurent Theoleyre.
Avec le soutien :

Le centre des monuments nationaux, Le château de Bussy Rabutin, La fondation Napoléon Benoit Geisler GSLR Antiques, Pierre Muller et Denis Quenôt, Jacques Feger, Jean-Francois Martin, Maurice et Nicole Talin, Catherine et Gérard Legrand, Marie et Henry Bretz, Christophe Cebal de Lazo, Dr. Ralph Schwartz, Musée de Sarreguemines, Elise Barat Le Paon de soie, Samuel Mazy pour le Cabinet de porcelaine Paris, l'Association Saint-Clément ses Fayences et son Passé, Manufacture Normand depuis 1736.

Archives municipales de Lunéville, Médiathèque de l'Orangerie, Communauté de Commune du Territoire de Lunéville à Baccarat.

Les prêteurs et soutiens anonymes



Jean-Louis JANIN DAVIET

Chargé de Mission culture.
 Chargé de la restauration et de la conservation de l'hôtel Abbatial
VILLE DE LUNÉVILLE
 Affaires Culturelles
 Hôtel Abbatial - Espace Muséal
 1, place Saint-Rémy
 54300 LUNÉVILLE • 03 83 76 48 51 • 06 07 16 34 25
 mél perso : Jean-louis-janin-daviet@live.fr
 Site: <https://luneville.fr/culture-patrimoine/espace-museal-hotel-abbatial/>

Contact communication

Magali NEIGE
 Responsable Communication
VILLE DE LUNÉVILLE
 Service Communication
 Hôtel de Ville • 2, place Saint-Rémy • BP 90221
 54301 Lunéville Cedex • 03 83 76 23 70



Hôtel Abbatial

Espace Muséal



Soyer, père et fils
Miniaturiste et scientifique au cœur de l'Empire

NOUVELLE COLLECTION

Hôtel Abbatial - Espace Muséal
1, place St-Rémy 54 300 Lunéville

du XX avril au 30 octobre 2021
tous les jours (sauf le mardi)
de 10h à 12h et de 14h à 18h

Entrée : 2 €
www.luneville.fr





Jean-François Vézé